

PATRIA.

Car M. Emile Zola, l'illustre romancier à qui nulle aptitude ne manque et qui aspire à toutes les gloires, qui voudrait être législateur au Parlement et bien mieux Immortel à l'Académie Française, peut-être pour les naturalistes tous les deux dans son matérialisme sans croyance et sans idéal, ne croit pas beaucoup à la patrie et traite assez légèrement ce document-là.

En effet, tout récemment, à propos de l'affaire Dreyfus, et s'exprimant sur le crime qu'on nomme « trahison », M. Emile Zola prononçait les paroles suivantes, qui sont au moins malheureuses, pour ne pas dire davantage.

« Le crime de trahison est un crime tout moderne, dont la portée n'est point aussi considérable que le fait croire le désordre actuel des colères et des clameurs furieuses. Il trouve donc parfaitement excessif tout le bruit et l'agitation soulevés par une faute qui ne dépasse pas, à mon sens, tant d'autres fautes, et je ne comprends pas que certains surexcitent ainsi l'opinion publique contre un malheureux, même coupable. »

La « trahison » une faute de médiocre importance! prétend le glorieux aspirant à l'Académie Française. C'est au moins là un sentiment étrange, excessif, pour nous servir de l'expression de l'écrivain lui-même, et nous croyons que les parents et les amis de Dreyfus n'ont jamais eux-mêmes employé un argument de cette sorte pour démontrer l'innocence ou la non-culpabilité de celui qu'un conseil de guerre a condamné comme coupable du crime de trahison.

S'ils ont voulu et s'ils veulent prouver quelque chose, c'est tout simplement l'innocence de leur ami et de leur parent. Aucun d'eux n'a dit et ne dit qu'il y ait faute insignifiante, bagatelle ou puérilité à trahir la patrie ou à vendre la France, quand on est Français. Nous aimons à croire qu'ils ne le pensent pas davantage. L'avocat ou le défenseur qui se servirait d'un argument semblable et le ferait valoir comme circonstance atténuante, justifiante même, perdrait bien misérablement sa cause.

Mais M. Emile Zola, le grand homme du naturalisme et des documents sans préjugés, à ce courage, ce n'est point de se faire admirer par les étudiants de la grande ville. Car les étudiants de Paris, qui ont encore la naïveté de croire à la patrie et d'aimer la France, bien qu'ils aient le libéralisme de toutes les idées généreuses et qu'ils ne connaissent l'intolérance contre aucune race et aucune religion, étant tous ou presque tous libres-penseurs, ont hâté et sifflé le romancier naturaliste et documentaire qui a pu écrire la « Débâcle » sans un cri de douleur du patriote blessé, sans une larme de Français pour la France, sans même, dans le parcours du long désastre national, à travers les batailles, les tueries et les incendies, avoir senti et montré l'héroïsme des vaincus se défendant, mourant et admirables dans la mort.

Il n'y a pas de héros pour Zola. En fait de sentiment, puisque ce naturaliste semble ne croire qu'à la bête plus ou moins civilisée, est-ce que Zola ne serait point laid? On est parfois tenté de le juger ainsi. Rien ne le surprend, rien ne l'étonne, rien ne l'émeut, rien ne l'indigne, et il se croirait inconvaincu et presque déshonoré s'il donnait une preuve de sensibilité quelconque, de sentiment plutôt, acceptant le bien comme un acte de la volonté humaine, repoussant le mal comme une chose odieuse et qui n'est point naturelle, s'indignant, dans une nouvelle conception morale qui lui est présente et odieuse étrangère, de tout ce qui est odieux, repoussant ou vil, et s'inclinant avec respect devant la souveraineté de la conscience, de

personne. Jacques portait beaucoup trop haut le culte de la beauté plastique, il avait trop étudié la femme grecque et romaine, il était trop admirateur de la perfection sculpturale de la ligne, pour que cette très moderne petite créature qui lui arrivait serrée dans une jaquette claire, toute mince, avec un visage chiffonné, des cheveux châtain ébouriffés, et des yeux couleur de noisette, pût avoir pour lui le moindre intérêt.

Par Biviane, il savait qu'elle avait perdu sa mère toute jeune, que son père la gâtait énormément, qu'elle allait beaucoup dans le monde, qu'elle était bonne musicienne, et ces vagues renseignements lui avaient suffi; ce qu'était Thérèse lui importait peu. Elle venait poser régulièrement deux fois par semaine, escortée de sa gouvernante anglaise. Elle causait à peine avec Gernai, sinon de temps à autre pour parler de quelque œuvre d'art, d'un livre qui venait de paraître, ou d'un opéra nouveau qu'elle avait vu, et elle avait beau en ses appréciations se montrer gentille et vraiment intelligente, Jacques n'était pas revenu sur son impression première. A ses yeux, elle continuait d'incarner un être frivole, la gracieuse mondaine qui en passant effleure tous les sujets avec bon goût, mais toujours avec des phrases toutes faites.

la beauté et du devoir relevant les intelligences, les fronts et les cœurs dans la lumière ou l'homme cesse d'être une brute, où la responsabilité s'éclaircit, où la nature humaine devient splendide dans sa loi, dans son rayonnement et dans ses œuvres.

Mais Zola, pour l'heure, tout en se croyant un philosophe véritable, n'est que le fataliste du mal et de la laideur. Attendons pourtant. Qui sait! Par impossible... Son « Paris » sera peut-être son chemin de Damas.

Mais quand M. Zola dit que « trahir la patrie est une faute qui ne dépasse point les fautes ordinaires », cet homme singulier dit une chose absolument étrange et pousse un peu trop loin le paradoxe, le naturalisme ou le cynisme.

Le mot « fautes », dans ce cas, est d'une indifférence extrême et d'une indulgence coupable. L'employer ainsi, comme si l'on pouvait en avoir besoin soi-même, est presque un aveu de culpabilité ou de malhonnêteté, d'absence de conscience tout au moins.

Il est un point connu où la faute finit et où le crime commence, et certains crimes sont de nature telle et tellement odieux, selon la conscience générale, qu'il n'est permis à personne de les atténuer ou de les quasi-amnistier dans la douceur ou dans le mensonge d'un euphémisme. L'euphémisme ne trompe personne.

Une faute, légère ou grave, est une faute, mais le crime est un crime, avec toute la rigueur et toute l'horreur de son acception et celui qui n'en verrait pas un crime véritable dans la trahison, dans la vente de sa patrie à l'étranger, dans la livraison à l'ennemi des clefs de la ville à défendre, dans le hideux baser de trahir immodérément au Maître confiant, serait vraiment l'un de ceux qu'il est défendu de plaindre. Il faudrait lui refuser tout sens moral.

Judas lui-même s'est pendu. Et lorsque M. Zola prétend que la « trahison » est un crime tout « moderne », conséquemment inconnu ou insignifiant dans le passé, et que l'antiquité n'a eu pour lui ni réprobation, ni mépris, ni châtiement, M. Zola, avec plus de cynisme que d'ignorance, ment tout à la fois à la morale et à l'histoire.

Le crime de « trahison », dont M. Zola veut plaisamment faire un crime tout moderne, dans lequel il ne trouve rien de particulièrement odieux, qui n'est, à son avis, c'est-à-dire selon sa morale, qu'une faute sans importance ou sans gravité, bien qu'il contienne, avec la lâcheté qui le caractérise, le meurtre, le pillage, l'incendie, le vol et toute la série des crimes connus, a été de tout temps et partout la famille ou l'existence, ou la patrie est devenue une protection commune, considéré comme déshonorant, comme infamant, comme monstrueux et méritant le dernier supplice.

M. Zola le sait bien. Si l'antiquité, dans sa civilisation la plus haute et rayonnant encore, sur nous, a honoré et glorifié les défenseurs et les sauveurs de la patrie, — de la patrie sacrée que les Grecs mettaient sous la protection des dieux eux-mêmes. — c'est que le patriotisme fut toujours une vertu suprême et la trahison un abominable crime. L'honneur n'est point une chose indifférente, et il existe dans tout son éclat et dans tout son prix, incontestable et splendide, c'est que le déshonneur est honteux et criminel.

Aucun peuple de la Grèce antique et héroïque n'a honoré les traîtres, que nous sachions; aucun historien n'a loué ou justifié ces traîtres, et nul traité ne figure comme glorieux parmi les « Hommes illustres » de Plutarque.

L'école des Cyniques grecs, dont fut Diogène, a pu railler les dieux eux-mêmes, dieux faux, du reste, et dont les vices et la sottise avaient tout droit à l'ironie, à la raillerie et même à la colère; mais les Cyniques qui n'ont pas respecté l'Olympe ont respecté la patrie, et Diogène n'a pas craint de dire

« Si se l'imaginait trop superficielle, trop artificielle même, pour lui accorder le droit de penser et sentir. Et, pour conclure, Gernai se la définissait d'un mot : — Poupée! C'est-à-dire une petite personne très-vaine, coquette et cruelle; une créature sans cervelle et sans cœur; un bibelot de luxe, fragile et inutile. Quatre, cinq, six séances se succédèrent sans que le peintre sortit de son indifférence: elle était si loin de son idéal classique, cette pâle et nerveuse jeune fille. Et de même qu'un poison qui s'infiltrait très-lentement, mais sûrement, ce fut tout à fait à son insu que le charme agit en lui. Quand Gernai en vint à s'occuper des yeux de Thérèse, — ces yeux qui lui avaient jusqu'à présent rien révélé d'extraordinaire, — il s'aperçut qu'ils étaient non pas de couleur noisette, comme il avait cru d'abord, mais d'une teinte changeante, indéfinissable: A sa grande surprise, il découvrit tantôt d'un gris très-doux, limpide, avec, à ce moment-là, une expression de révérence prolongée; tantôt, au contraire, d'un vert d'algue-marine, un vert étincelant, étrange, où brillaient des lueurs spirituelles et gémies, ou riait toute une moquerie fine et drôle, et qui, dans le sourire correspondant des lèvres mobiles, creusait aux deux coins de la bouche des petites

fossettes inattendues. Alors, Gernai commença sinon à renier, du moins à oublier peu à peu le type qu'il avait jusqu'alors conçu de la beauté. Il oublia également ses rancunes contre la petite poupée parisienne. Il ne doutait plus maintenant qu'elle possédât une âme. Il savait bien qu'elle en avait une, une petite âme complexe qu'il ne comprenait pas, qu'il ne devinait pas; une petite âme insaisissable qu'il aurait voulu pénétrer, mais qui fuyait toujours. Et à force d'en chercher un vain reflet au fond des yeux tourbillants, il s'était attaché à elle, et il avait fini par l'aimer, l'âme inconnue de cette femme inconvenue!

Ah! ces yeux de Thérèse! Ces yeux qu'il désespérait de rendre sur la toile! Ces yeux magnétiques, attirants, comme il les cherchait, comme il les guettait, ces yeux qui lui arrivaient, un lendemain d'un bal, agrandis de fièvre et ternés de fatigue, qui lui rivaient parfois sombres avec une incompréhensible tristesse au fond de leurs prunelles, ou bien profonds d'une inquiétude profonde, ou bien tendres et candides, ou bien railleurs jusqu'à l'impertinence, ou bien aussi indifférents et vides d'expression. Et ainsi le travail devenait plus aride, d'une complication imprévue. Jacques peignait sans relâche,

à Alexandre lui-même: « Retire-toi de mon soleil. »

Cet Alexandre, de trop à Corinthe, était un Macédonien et un Barbare.

Du moment que la patrie, « patrie » ou plutôt « patrie », est sacrée, mise sous la garde des dieux protecteurs, haute et religieuse comme un dogme de foi supérieure et vivante ou comme une inviolable acropole, celui qui la trahit ou qui la vend ne peut être qu'un misérable ou un fou. Il y a de la profanation, de l'impunité et de la monstruosité dans ce crime. Vous n'avez pas le droit d'atténuer ou de justifier. Vous ne pouvez pas, non plus, sans mentir à la vérité et à l'histoire, sans calomnier la Grèce et sa civilisation, dire que l'antiquité considérait sa trahison comme une simple faute et la punissait comme telle.

Thémistocle fut Grec et Athénien.

Athènes fut sans doute injuste envers Thémistocle, ingrate même, en l'ostracisant ou le bannissant pour 5 années.

Ce Thémistocle s'était bravement conduit à la bataille de Marathon, à côté de Miltiade, et la victoire navale de Salamine en fit le sauveur d'Athènes et de la Grèce entière.

Cela, certes, méritait plutôt la reconnaissance que le châtiement et le bannissement. On ne bannit pas son sauveur!

Cela, certes, méritait plutôt la reconnaissance que le châtiement et le bannissement. On ne bannit pas son sauveur!

Cela, certes, méritait plutôt la reconnaissance que le châtiement et le bannissement. On ne bannit pas son sauveur!

Cela, certes, méritait plutôt la reconnaissance que le châtiement et le bannissement. On ne bannit pas son sauveur!

Cela, certes, méritait plutôt la reconnaissance que le châtiement et le bannissement. On ne bannit pas son sauveur!

Cela, certes, méritait plutôt la reconnaissance que le châtiement et le bannissement. On ne bannit pas son sauveur!

Cela, certes, méritait plutôt la reconnaissance que le châtiement et le bannissement. On ne bannit pas son sauveur!

Cela, certes, méritait plutôt la reconnaissance que le châtiement et le bannissement. On ne bannit pas son sauveur!

Cela, certes, méritait plutôt la reconnaissance que le châtiement et le bannissement. On ne bannit pas son sauveur!

Cela, certes, méritait plutôt la reconnaissance que le châtiement et le bannissement. On ne bannit pas son sauveur!

Cela, certes, méritait plutôt la reconnaissance que le châtiement et le bannissement. On ne bannit pas son sauveur!

leur de Salamine, héros méconnu et injustement exilé, une magnifique occasion de se venger de l'injustice et de l'ingratitude de sa patrie. C'est en vainqueur et en maître qu'il pouvait rentrer à Athènes, d'où il avait été chassé comme indigne. Et si la vengeance plaît aux dieux», comme on disait en grec, pourquoi déplaît-elle aux hommes?

Se venger, quand on a pour soi l'autorité des dieux, ne peut pas être un crime, même une offense, et le Thémistocle grec, c'est-à-dire païen, ne pouvait être arrêté que par les considérations d'une loi morale et religieuse inconnue de son temps. Le christianisme, cette doctrine de charité et d'amour qui supprima la loi du talion, de la dent pour la dent, de l'œil pour l'œil, de la vengeance comme justice, n'avait point encore paru et n'exigeait point des hommes une morale héroïque ou divine.

Aux temps de Thémistocle, quand on était frappé, l'on pouvait rendre, et la juste vengeance, loin d'abaïsser l'homme, le relevait au grand haïssait. Les dieux eux-mêmes ne se vengeaient-ils pas, et Némésis n'était-elle point terrible?

Mais quand le roi des Perses voulut faire porter à Thémistocle les armes contre la Grèce, sa patrie, sa « patrie » hellénique et sacrée, savez-vous ce que fit, le glorieux vainqueur de Salamine? Thémistocle s'empoisonna.

J. GENTIL.

Recettes et procédés utiles.

Recette d'un bon savon à détacher.

Rapez 250 grammes de savon blanc de Marseille; mêlez-le avec quatre jaunes d'œufs et 10 grammes de sel fin.

D'autre part, faites bouillir un quart de litre de fiel de bœuf avec 15 grammes d'alun et 5 de sel; écumez, laissez reposer, puis décantez. Ajoutez ce fiel préparé à votre savon et faites du tout une pâte que vous travaillerez dans un mortier avec un pilon de bois.

Recettes contre les verrous.

M. le docteur Louvel-Dulongpré signale un remède qui lui a toujours réussi contre les verrous de l'homme ou des animaux et dont l'application est indolore et ne laisse aucune trace.

Il suffit de badigeonner légèrement une fois par jour les verrous, jusqu'à disparition, avec une solution concentrée à chaud de bichromate de potasse.

Pour en faire la préparation, jetez dans une quantité quelconque d'eau distillée bouillante de bichromate de potasse, jusqu'à ce qu'elle refuse d'en dissoudre; laissez refroidir. Par le refroidissement, une certaine quantité du médicament se précipite, le liquide restant est la solution concentrée à chaud dont on en fera usage à froid, bien entendu.

Une seule application a suffi pour débarrasser complètement un cheval dont les naseaux étaient couverts de verrous. Mais, comme la peau est fine sur cette partie de l'animal, les naseaux ont pelé entièrement, le poil fin qui les recouvre a du reste, parfaitement repoussé sans laisser de cicatrice.

Glaçage de chemises.

Pour le glaçage des chemises, dissoudre dans un demi-litre d'eau une cuillerée à café de gomme adragante, mélanger deux cuillerées de cette solution dans un quart de litre d'eau froide avec une cuillerée d'amidon et une cuillerée de borax. Frottez le linge essorcé avec cette composition, repassez jusqu'à parfaite sécheresse, et laissez bien refroidir; humectez ensuite la face du linge à polir et à la poser sur un carton bien lisse. Repasser en commençant par le bas et en remontant toujours, et, autant que possible, en travers.

fin victorieusement accompli! — pour l'appartenir chez Larvoise, Jacques avait failli protester par un cri.

Lentement les hommes avaient pris la grande toile, lentement ils la descendirent le long de l'escalier tortueux, et, penché sur la rampe, le peintre écoutait vaguement leurs pas lourds qui s'éloignaient, et il lui semblait que tout enfant il avait déjà entendu un bruit analogue à celui-ci quand des croque-morts avaient emporté de croque-mort de son père.

Le cœur un peu serré, il était rentré dans l'atelier désert et morne, le pauvre atelier subitement assombri que le portrait de jeune fille n'était plus là pour ensoleiller de ses lueurs brillantes et claires.

LES "GRANDS" GASCONS.

Il y aurait, disait ces jours-ci un chroniqueur parisien, un beau livre à faire, et bien amusant, sur les Gascons. L'idée est fort juste, remarque le Soleil, à propos de Cyrano de Bergerac, mais ce n'est pas dans un seul volume que l'on pourra raconter les hauts faits de ces descendants des Celtes ibères qui peuplent toute notre région du Sud-Ouest.

Il en faudra plusieurs, dit notre confrère le Soleil, et très compactes encore. L'histoire de la Gascogne, qui est à faire, bien qu'éparpillée dans nombre de publications, nécessitera de gros in-folios, et exigera la collaboration de plusieurs bénédictins tant elle est variée, mouvementée et mêlée.

Comme je crois l'avoir révélé, écrit un chroniqueur du Soleil, il y a quelques semaines, nombre d'autres ouvriers se sont attelés, en Gascogne, à cette besogne historique. Les matériaux ne manquent plus pour cela; qui tentera de donner à la France le livre d'or des Gascons. Seulement, le m'imaginer que notre confrère songe surtout à évoquer les physionomies populaires de cette race vaillante, de belle humeur, toujours brave et dédaigneuse du danger spirituelle.

Entre toutes, qu'Henri IV et d'Artagnan (qui, de son vrai nom, s'appelaient, on le sait, d'après son acte de naissance authentique, Charles de Batz, étant fils de Bestrand de Batz, seigneur de Castlemore, et de Françoise de Montesquiou) semblent avoir personifiées. Il me semble que c'est bien réduire le rôle des Gascons que d'en faire exclusivement des vengeurs, infatigables en plaisanteries ou en bon mots, riant devant la mort et aimant à la folie les escapades, les aventures. Pour ne parler que d'Henri IV, il avait comme pas un autre Gascon de l'esprit et de la belle humeur, mais avec cela quel grand succès, et comme il sait exercer son métier de roi toujours grandement, ne perdant jamais de vue, même au milieu des plaisirs, à travers ses intrigues galantes, l'intérêt de l'Etat, la prospérité de la France, le maintien de sa suprématie en Europe!

La vérité, c'est que les Gascons sont apaisés à tout. Le sang gallo-romain qui coule dans leur veine leur a donné par-dessus tout du bon sens, un esprit pratique qui ne les abandonne jamais et qu'ils savent dissimuler sous une apparence d'indifférence et de gaieté. Comme ils descendent les Pyrénées et la Garonne, un bon Gascon ne perd jamais le nord. Avec cela, patriotes et Français jusque dans les moelles. Leurs deus révérent bien un instant la domination de la vieille Gaule, et ils enregistrent les premiers la pensée de la nation unifiée sous un seul sceptre.

Et, ils n'ont pas dérogé, nos Gascons d'aujourd'hui! Les excès de la centralisation ne les ont pas encore atteints, tant ils restent fidèles à leurs traditions provinciales, ayant le culte de leur histoire, de leur héros, l'amour de leur sol et de leur langue nationale. Parcourrez le Gers, les Landes, une partie de Lot-et-Garonne, toute la contrée pyrénéenne, vous les retrouverez solides et fiers avec le type de la race qu'annonce révo à peu près détraquée. Ils sont sobres, durs, au labour, ardens et fideles dans leurs affections, ennemis des excès, et ambitieux seulement pour les leurs, dans l'intérêt de cette famille vers laquelle, de loin, se reportent toujours leur pensée.

On ne peut dénier aux Gascons une place importante dans l'histoire, dans la politique et dans les lettres.

Mais, notre confrère a raison, l'histoire de la Gascogne est encore à faire. On lit tous les jours et on entend répéter, sur les Gascons, les choses les moins exactes.

Et on les accuse de gasconner!

Chef tous les peuples à peu près civilisés, les cœurs sont en liesse et ceux qui croient à une Toute Puissance bienfaisante appellent ses faveurs sur la nouvelle période de vie terrestre qui va s'ouvrir. Il semble que l'humanité dépose un fardeau en se séparant de l'année qui finit et que, du fond de l'abîme creusé par le temps, l'Immortelle Espérance remonte à la surface avec une offrande de courage et de force nouvelle.

En aucun pays ce renouveau n'est accueilli avec une joie plus exubérante et plus bruyante qu'en Chine. Un jour ne suffit pas aux « Fils du Ciel » pour célébrer la grande fête; il leur en faut au moins quinze, et ceux qui peuvent payer leur paresse s'accordent un mois entier agrément de banquet, représentations théâtrales et plaisirs de toutes sortes. Les affaires publiques et privées sont suspendues; on ne songe qu'à égarer les préoccupations habituelles et à jouir de la vie.

Le seau officiel de chaque mandarin, soigneusement enveloppé, puis mis sous scellé le vingt-troisième jour du douzième mois, reste ainsi caché pendant trente jours; quelques feuilles officielles sont timbrées à l'avance, en cas de nécessité urgente, et marquées de quatre caractères à l'encre rouge qui provient comme quoi elles ont été timbrées avant le jour de la suppression du seau. jour de festins et de rejoissances qui ouvre la période des vacances.

Le plus intéressant est la veille du jour de l'An; la date n'est pas fixe comme chez nous. L'année chinoise comptant douze mois lunaires auxquels on en ajoute un extra tous les quatre ans, afin de compléter le calendrier. Le jour de l'An est, en conséquence, une fête mobile dont la date varie du 22 janvier au 20 février.

Si l'on descend dans les petites rues ordinaires sombres, on s'aperçoit, le soir du grand réveillon, que chaque maison a, dans une petite niche placée près de la porte et contenant une tablette en l'honneur du dieu de la Terre, allumé deux bougies rouges: elles brûlent en compagnie de bâtons d'encens et de faux papier-monnaie dont se contentent les esprits errants et altérés. Heureux esprits! Ce papier-là suffit à leur procurer tout ce qu'ils désirent, comme s'il sortait de la Banque Impériale! Mais il en est parmi eux de très-malfaisants, et pour les effrayer, on se livre à une débâcle de pétards absolument assourdissants. Ces pétards sont rouges aussi, car c'est la couleur du bonheur. Passant ensuite dans les rues principales, on est ébloui par un flot de lumière et sollicite par des tentations infiniment variées de boutiques sans nombre — beaucoup sont en plein vent pour la circonstance — et l'on peut, avec quelque habileté ou expérience, découvrir de-ci de là un bibelot précieux dans le fouil-

la immense d'objets sans valeur, mais souvent originaux.

On offre volontiers, dans la matinée du jour de l'An, des monnaies de cuivre enfilées sur une ficelle rouge; ces fils de soie rouge sont nattés dans les cheveux des enfants; de petits paquets de monnaies en de grains de maïs enveloppés dans du papier écarlate sont offerts aux amis; ou bien on leur envoie des comestibles, des corbeilles d'oranges porte-bonheur, des gâteaux de noix de coco, des grains et du sucre frits dans l'huile et roulés en boules brunes. Malheur aux imprudents qui apprécieraient trop franchement le goût de ces friandises! Non seulement on fait porter chez eux des corbeilles qu'ils ne peuvent refuser, mais les hospitalières hostesses leur en emplissent la bouche au risque de les étouffer par générosité. Dans les rues, on rencontre à chaque pas des porteurs de cochons d'Inde et des porteurs de pots qu'on envoie aux vivants, aux morts et aux dieux.

Tout à coup, vers midi, le silence se fait, le mouvement cesse, la ville semble frappée et s'immobilise par une baguette magique, on croit avoir revê le bruit, l'animation, les lumières, les couleurs, les fracas, qui, pendant vingt-quatre heures, ont soulevés les sens et tout le corps à une épreuve des plus fatigantes. L'après-midi tous les magasins et boutiques se ferment, car c'est un mauvais présage d'acheter et de vendre le premier jour de l'année, parce que c'est un signe de prospérité et de situation solide; plus le marchand tarde à reprendre ses affaires, plus il gagne dans l'estime de ses voisins.

Les rues sont désertes, les temples vides, tout se fait, mais partout les rares promeneurs enfoncent jusqu'à la cheville dans une couche de papier rouge déchiré. Ce sont les débris des armées innombrables lancées contre les méchants esprits; ils doivent être en fuite pour longtemps, et les habitants peuvent espérer s'être offerts pour leurs étreintes une sécurité vaillamment gagnée.

Les rues sont désertes, les temples vides, tout se fait, mais partout les rares promeneurs enfoncent jusqu'à la cheville dans une couche de papier rouge déchiré. Ce sont les débris des armées innombrables lancées contre les méchants esprits; ils doivent être en fuite pour longtemps, et les habitants peuvent espérer s'être offerts pour leurs étreintes une sécurité vaillamment gagnée.

Le plus intéressant est la veille du jour de l'An; la date n'est pas fixe comme chez nous. L'année chinoise comptant douze mois lunaires auxquels on en ajoute un extra tous les quatre ans, afin de compléter le calendrier. Le jour de l'An est, en conséquence, une fête mobile dont la date varie du 22 janvier au 20 février.

Si l'on descend dans les petites rues ordinaires sombres, on s'aperçoit, le soir du grand réveillon, que chaque maison a, dans une petite niche placée près de la porte et contenant une tablette en l'honneur du dieu de la Terre, allumé deux bougies rouges: elles brûlent en compagnie de bâtons d'encens et de faux papier-monnaie dont se contentent les esprits errants et altérés. Heureux esprits! Ce papier-là suffit à leur procurer tout ce qu'ils désirent, comme s'il sortait de la Banque Impériale! Mais il en est parmi eux de très-malfaisants, et pour les effrayer, on se livre à une débâcle de pétards absolument assourdissants. Ces pétards sont rouges aussi, car c'est la couleur du bonheur. Passant ensuite dans les rues principales, on est ébloui par un flot de lumière et sollicite par des tentations infiniment variées de boutiques sans nombre — beaucoup sont en plein vent pour la circonstance — et l'on peut, avec quelque habileté ou expérience, découvrir de-ci de là un bibelot précieux dans le fouil-

L'ALBION ET L'AMERIQUE.

Là pudique rougeur rougeur d'Albion gagne l'Amérique.

Il paraît qu'un sénateur de la Virginie, M. Mac Cune, vient d'abandonner une motion législative pour la répression du flirt entre étudiants et étudiantes!

Malgré les mesures sévères et la vigilance des recteurs des Universités de la Virginie, croyez-vous que les étudiants trouvent le moyen de communiquer avec les étudiantes, soit sur la voie publique, soit en renvoyant à leurs voisins leurs balles de tennis préablement garnies de petits balles de plomb? On fit intervenir la police qui arrêta plusieurs étudiants délinquants trop près des lycées de jeunes filles ou même qui s'hydraient à l'innocence des étudiants.

Ces sévères n'ont servi à rien. À jeunesse, au sénateur Mac Cune, qui décidément rentrait des points à notre Sénateur européen, propose de frapper d'une amende de 5 à 10 dollars la première fois, et de 10 à 50, plus dix à trente jours de prison en cas de récidive quiconque aura trouble ou inquiété, sur la voie publique, les élèves d'une institution féminine d'enseignement, tentera de communiquer avec elles, verbalement, par écrit ou par signes, et stationnera près de ces institutions et y entrera sans autorisation ni motif justifié.

Nous sommes loin des préoccupations du problème de la réglementation....

Etait-ce pour son intelligence? pour sa bonté? pour sa grandeur d'âme? Il ne la connaissait pas! Non, il ne l'aimait pas, — il ne pouvait pas l'aimer! Elle l'avait surpris, charmé peut-être, mais comme l'épouse sans doute surprise et charmé une autre, n'importe quelle autre habillée comme elle, ayant sa démarche hardie, son fin sourire et son élégance provocante. Après tout, elles se ressemblaient toutes, elle était toute des autres semblables, elle était toutes et dangereuses mondaines!

Voilà ce qu'il n'avait cessé de se répéter depuis deux jours. Et, maintenant, un ardent désir lui venait de guérir et de régir; brusquement, avec colère, il se secoua, appelant à lui toute sa mâle énergie, et, prenant son chapeau, il sortit.

Sans rien voir, le regard fixe, d'un pas décidé et ferme, Jacques sortit, parcourant des rues et des rues interminablement les unes après les autres, comme si aucune fatigue ne pouvait avoir prise sur lui. Et à force de marcher ainsi, à force d'être au quartier en quartier, il se trouva tout à coup au bout de la rue Royale, près de la place de la Concorde. Les voitures élégantes défilèrent, allant au Bois.

Jacques fit une halte, et cette fois regarda autour de lui. Des femmes venaient en tous sens. Il les dévisagea. Oui, elles ressemblaient à Thérèse.

Et c'était lui, certes, pour le soldat de Marathon et pour le vain-

queur de Salamine, héros méconnu et injustement exilé, une magnifique occasion de se venger de l'injustice et de l'ingratitude de sa patrie. C'est en vainqueur et en maître qu'il pouvait rentrer à Athènes, d'où il avait été chassé comme indigne.

Se venger, quand on a pour soi l'autorité des dieux, ne peut pas être un crime, même une offense, et le Thémistocle grec, c'est-à-dire païen, ne pouvait être arrêté que par les considérations d'une loi morale et religieuse inconnue de son temps.

Mais quand le roi des Perses voulut faire porter à Thémistocle les armes contre la Grèce, sa patrie, sa « patrie » hellénique et sacrée, savez-vous ce que fit, le glorieux vainqueur de Salamine? Thémistocle s'empoisonna.

Entre toutes, qu'Henri IV et d'Artagnan (qui, de son vrai nom, s'appelaient, on le sait, d'après son acte de naissance authentique, Charles de Batz, étant fils de Bestrand de Batz, seigneur de Castlemore, et de Françoise de Montesquiou) semblent avoir personifiées.

Le plus intéressant est la veille du jour de l'An; la date n'est pas fixe comme chez nous. L'année chinoise comptant douze mois lunaires auxquels on en ajoute un extra tous les quatre ans, afin de compléter le calendrier.

Si l'on descend dans les petites rues ordinaires sombres, on s'aperçoit, le soir du grand réveillon, que chaque maison a, dans une petite niche placée près de la porte et contenant une tablette en l'honneur du dieu de la Terre, allumé deux bougies rouges: elles brûlent en compagnie de bâtons d'encens et de faux papier-monnaie dont se contentent les esprits errants et altérés.

Et, ils n'ont pas dérogé, nos Gascons d'aujourd'hui! Les excès de la centralisation ne les ont pas encore atteints, tant ils restent fidèles à leurs traditions provinciales, ayant le culte de leur histoire, de leur héros, l'amour de leur sol et de leur langue nationale.

Le plus intéressant est la veille du jour de l'An; la date n'est pas fixe comme chez nous. L'année chinoise comptant douze mois lunaires auxquels on en ajoute un extra tous les quatre ans, afin de compléter le calendrier.

Si l'on descend dans les petites rues ordinaires sombres, on s'aperçoit, le soir du grand réveillon, que chaque maison a, dans une petite niche placée près de la porte et contenant une tablette en l'honneur du dieu de la Terre, allumé deux bougies rouges: elles brûlent en compagnie de bâtons d'encens et de faux papier-monnaie dont se contentent les esprits errants et altérés.

Et, ils n'ont pas dérogé, nos Gascons d'aujourd'hui! Les excès de la centralisation ne les ont pas encore atteints, tant ils restent fidèles à leurs traditions provinciales, ayant le culte de leur histoire, de leur héros, l'amour de leur sol et de leur langue nationale.

Le plus intéressant est la veille du jour de l'An; la date n'est pas fixe comme chez nous. L'année chinoise comptant douze mois lunaires auxquels on en ajoute un extra tous les quatre ans, afin de compléter le calendrier.

Si l'on descend dans les petites rues ordinaires sombres, on s'aperçoit, le soir du grand réveillon, que chaque maison a, dans une petite niche placée près de la porte et contenant une tablette en l'honneur du dieu de la Terre, allumé deux bougies rouges: elles brûlent en compagnie de bâtons d'encens et de faux papier-monnaie dont se contentent les esprits errants et altérés.

Et, ils n'ont pas dérogé, nos Gascons d'aujourd'hui! Les excès de la centralisation ne les ont pas encore atteints, tant ils restent fidèles à leurs traditions provinciales, ayant le culte de leur histoire, de leur héros, l'amour de leur sol et de leur langue nationale.

Le plus intéressant est la veille du jour de l'An; la date n'est pas fixe comme chez nous. L'année chinoise comptant douze mois lunaires auxquels on en